



Expérience africaine

Après des études à l'Ecole Louis Lumière, Laurent Chevallier devient assistant caméra sur de nombreux longs métrages, collaborant notamment avec René Allio (*Retour à Marseille*, 1980) et Jean-Jacques Beinex (*Diva*, 1981). Il est ensuite cadreur puis, à partir de 1986, directeur de la photographie sur des films tels que *La Vengeance du serpent à plumes* (Gérard Oury, 1984) et *Les Spécialistes* (Patrice Leconte, 1985). Passionné de montagne, Laurent Chevallier fait de la traversée de l'Antarctique par Jean-Louis Etienne le sujet de son premier long métrage documentaire, *Au sud du sud*, réalisé en 1990. Suivent le documentaire sur l'Afrique Djembefola, le long métrage de fiction *L'enfant noir* (1995) et un autre documentaire *Circus Baobab* (2000). En 2003, il signe le long métrage *Ma vie sans Brahim*.



Au collège de Marciac, certains élèves ont choisi l'option jazz. L'objectif n'est pas de faire d'eux des musiciens professionnels, mais de parier que la culture occupera une place importante dans leur vie. C'est dans cet esprit qu'arrivent au collège des musiciens de Guinée invités par le proviseur. Ils initient les élèves à un jazz joué avec les instruments traditionnels africains, puis les emmènent à Conakry, sur le continent noir, terre d'origine du jazz.

→ Documentaire / France / 2008 / 1h34 / Béta / couleur.

Réalisation :
Laurent Chevallier
Production :
Gédéon Programme
Image :
Laurent Chevallier,
Camille Ponsin
Son : Olivier Schwob
Montage :
Matthieu Augustin

POINT DE VUE



Expérience africaine est une parfaite démonstration de l'ensemble des possibles qu'offre le cinéma. En effet, souvent réduit à sa caractéristique principale – l'image en mouvement –, le septième art a toujours été bien plus que cela. Depuis 1927 et ces innovations techniques qui ont permis de rendre les œuvres parlantes, les réalisateurs n'ont cessé de travailler la relation existante entre l'image, le son et plus précisément la musique. La musique jazz y tient évidemment une place de choix et ce n'est presque pas un hasard si le premier film officiellement parlant s'appelle justement... *Le Chanteur de jazz*. Quelques décennies plus tard, le jeune réalisateur français Louis Malle construit en 1957 toute la structure de son premier long-métrage, *Ascenseur pour l'échafaud*, autour de la musique jazz : les compositions du célèbre jazzman Miles Davis font de la bande-son un véritable personnage à part entière, guidant alors les émotions du spectateur dans ce huis clos étouffant. Les « biopics » sur de célèbres figures du jazz se sont également imposés sur les écrans. Le réalisateur américain Clint Eastwood avait déjà montré son attachement pour cette musique dans *Honkytonk Man* en 1982 mais ira beaucoup plus loin en mettant en scène la vie du jazzman Charlie Parker dans *Bird* en 1987. Le cinéma français n'est pas en reste puisque Bertrand Tavernier réalise en 1985 *Autour de minuit*, un portrait personnel du saxo-tenor, Dale Tunner.

Dans *Expérience africaine*, Laurent Chevallier s'est donc attaché à construire un véritable dialogue entre les sens (l'ouïe et le regard) sur fond de documentaire. De manière générale, il est difficile de donner une définition précise de ce que doit être un film pour être considéré à part entière comme un documentaire. La frontière avec le fictionnel est assez poreuse et certaines œuvres font même le pari de mélanger les genres. Laurent Chevallier s'inscrit ici dans une démarche un peu plus classique dans la mesure où son objectif est de capter le réel sans avoir recours à des artifices (élaboration d'un scénario, préparation des intervenants, travail de la lumière) pour servir son propos. En mettant en relation la pratique du jazz dans une école française et la pratique de la musique dans un pays africain, le réalisateur entend créer une véritable correspondance entre ces deux formes d'expression musicale. La construction du film et l'implication des mêmes intervenants dans chacune de ces deux parties sont une parfaite démonstration d'un passage-témoin entre deux cultures. Le film débute dans le collège de Marciac où les musiciens africains arrivent pour faire partager leur culture, la seconde partie du documentaire se déroule sur les terres de ces derniers, en Guinée. Là-bas, les jeunes adolescents sont immergés dans un environnement qui leur est totalement étranger. Mais leur amour de la musique fait ici office de guide, de

fil conducteur, afin de susciter une curiosité suffisante à la mise en place rapide de nouveaux repères. L'apothéose est bien évidemment ce concert auquel tous participent, symbole parfait de la mixité des deux cultures qui se sont rencontrées autour d'une passion commune : la musique. Au son, on entend également une véritable évolution : si la première partie du film laisse la part belle à des instruments aux sonorités douces et suaves (saxophone, piano), l'arrivée en Afrique laisse beaucoup plus de place aux sons plus durs et tribaux comme les percussions sur lesquelles les jeunes femmes dansent.

Les procédés cinématographiques ne sont pas les mêmes dans tous les films documentaires. Dans *Etre et avoir*, le réalisateur Nicolas Philibert suivait le quotidien d'une classe de primaire dans le milieu rural et d'un instituteur qui n'hésite pas à se mettre en scène dans son métier. Raymond Depardon dans le tout récent *La Vie moderne* intervenait directement dans le procédé en posant des questions aux différentes personnes filmées. Dans *Expérience africaine*, Laurent Chevallier fait un autre choix : il se pose totalement en retrait, n'intervenant jamais dans les scènes qu'il filme. Cela permet de conserver une spontanéité des situations car autant les enfants que les musiciens africains ne donnent pas l'impression d'avoir conscience de la présence de la caméra, excepté lors des interviews qui sont autant de moments qui permettent au réalisateur de construire des personnages auxquels on s'attache et on s'identifie. Ce choix de mise en scène permet au spectateur de voir la situation telle qu'elle serait s'il était parmi eux.

PISTES DE LECTURES



Le pari lorsqu'un réalisateur dirige un documentaire comme *Expérience africaine* est d'emporter l'adhésion du spectateur. Pour ce faire, il utilise des procédés facilitant l'identification aux personnes apparaissant à l'écran, tout en les laissant évoluer dans un contexte singulier. On l'observe dès les premiers plans du film : des jeunes adolescents apparaissent face caméra pour chanter. Que provoque cette image pour celui qui la regarde ? Quel rapport est créé entre le spectateur et la personne filmée ?

Créer des personnages : Peu de temps après, un premier enfant apparaît face caméra pour parler de son expérience au sein de cette école très spéciale. Ces scènes se répéteront à plusieurs reprises et avec d'autres adolescents. En quoi ce choix de mise en scène nous permet-il de mieux connaître ceux qu'on filme ? Quel nouveau regard porte-t-on sur eux lorsqu'ils évoluent parmi tous les autres ?

Filmer les lieux : Il est également essentiel de poser un cadre, celui d'une école un peu spéciale où est enseignée la musique. Comment l'école est-elle montrée dans les premières scènes ? Quels sont les lieux d'enseignement ? Que ne voit-on pas ?

Les différences culturelles : Une fois arrivés en Afrique, les écoliers sont dans un tout autre cadre. Quelle est la différence la plus importante ? Comment se passe alors l'enseignement ? Quelles sont les principales différences culturelles que l'on peut relever ?

Clément Graminiès